



SOEUR ROURE

1891 - 1990

"Chantez, chantez Magnanelles,
car la cueillette aime les chants".

Evoquer Soeur ROURE, c'est évoquer la Provence, sa mer et son ciel bleus, ses mimosas et ses orangers en fleurs. C'est entendre chanter les jeunes Arlésiennes et les regarder danser au son des galoubets.

Elle était bien de leur race, notre soeur Marthe, dont les doigts étaient aussi actifs à travailler que la voix à chanter ; de cette race du Midi dont l'accent fleure bon l'aïoli et la soupe au pistou.

Elle naît à Puyloubier dans les Bouches du Rhône, le 12 octobre 1891. Elle fréquente l'école libre et reçoit de ses parents une bonne éducation. Mais lorsqu'elle parle d'entrer en Communauté, elle se heurte au refus de sa mère de la laisser partir. Et les années passent... Marie va avoir 30 ans. C'est alors qu'elle imagine tout un petit scénario :

Un jour, sa mère rentrant à la maison, aperçoit, accroché au balcon, un écriteau :

Marie ROURE - Haute Couture.

Surprise, elle entre et trouve sa fille très occupée à tailler un morceau de tissu. Des explications s'en suivent au cours desquelles Madame Roure essaie de dissuader sa fille d'exercer ce métier. A bout d'arguments, elle lance: "Enfin, tu as autre chose à faire qu'à t'installer couturière!

- C'est aussi mon avis, riposte Marie qui ajoute aussitôt : Alors, permets-moi d'entrer en communauté... Et c'est ainsi qu'après avoir fait son postulat à l'hôpital Sainte Marthe, à Avignon, Marie Roure entre, le 15 Mars 1921 au Séminaire de Paris.

Comme ont dû lui manquer son ciel bleu de Provence, les crissements des cigales dans les pins et les chants des magnanelles, ces jeunes éleveuses de vers à soie !

Mais dès sa prise d'habit, elle va retrouver son Midi : elle est placée à Nice, à l'hôpital Saint Roch.

On y apprécie son caractère spontané, son intelligence et l'on souligne déjà sa qualité de grande travailleuse. Elle prononce ses vœux le 15 Mars 1926 et en 1927 débarque en Egypte, à l'hôpital du Caire où elle travaillera pendant 9 ans avec beaucoup de dévouement et d'activité.

En 1936 elle a son changement pour l'hôpital de Port-Saïd où elle assure l'office de la veille et en 1940, elle obtient en France, par récupération, le diplôme d'Etat d'infirmière hospitalière. En 1942 elle est appelée au Liban.

En Février de cette même année, l'Autorité militaire française avait demandé des soeurs pour travailler à l'hôpital militaire de Damas. Sur l'insistance du Général Catroux la Communauté avait finalement accepté. N'était-ce pas d'ailleurs une oeuvre typiquement vincentienne ? Combien de nos soeurs n'avaient-elles pas été au service des soldats dès les premières années de la Compagnie.

Quatre soeurs, bientôt rejointes par deux autres, se mirent donc au travail sous la conduite de ma Soeur Chesnelong. Soeur Marthe, c'était son nom de communauté, fut du nombre. Placée dans la salle des opérés elle s'y montre compétente, dévouée et s'y dépense sans compter. On l'imagine très bien au milieu des soldats blessés pour lesquels elle devait être, grâce à sa gaité communicative, un vrai rayon de soleil. Bien sûr, il y avait des ombres. Vive et susceptible, l'ardeur de son tempérament la portait à des saillies de caractère, à des prises de position très entières, tandis que son activité débordante traduisait parfois un esprit brouillon et se manifestait par un certain désordre. Ombres légères qui ne pouvaient voiler son total dévouement.

C'est pendant son service à l'hôpital de Damas qu'elle eut à soigner Jacques Lebreton, le grand mutilé qui avait perdu ses mains et ses yeux en Lybie, en dégoupillant une grenade. Celui-ci garda d'elle un tel souvenir que, lorsque, de nombreuses années plus tard, il vint à Beyrouth, il s'informa de Soeur Marthe auprès du Consul de France.

"Je lui dois la vie, si j'entendais sa voix, je la reconnaîtrais".

A cette époque, Soeur Marthe était à Mtolley et la rencontre eut lieu chez les Soeurs Franciscaines de Saïda.

Lorsque en 1945, les Français quitteront la Syrie, Soeur Marthe recevra du Commandement suprême des troupes du Levant, la citation suivante :

"Le Général de Brigade GROSS, Commandant provisoirement la Région Territoriale Sud Syrie adresse ses félicitations

à la Soeur Marthe de l'Hôpital Militaire de Damas pour le motif suivant :

Religieuse infirmière de l'Hôpital, s'est dépensée sans compter de jour et de nuit, au cours des événements troubles de Mai-Juin de Damas.

Par ses encouragements, ses bons soins et sa bonne humeur, a contribué pour une large part au bon moral des blessés.

Belle figure de vraie Française

Le Général Gross

Au départ des Français, l'hôpital de Damas est fermé et remis au Gouvernement Syrien. Les Soeurs sont rappelées à Beyrouth et Soeur Marthe a son placement pour Bhannès où elle va travailler pendant cinq ans.

Est-ce alors la nostalgie de son pays qui l'envahit, le besoin de revoir sa province natale... En 1950, elle demande son rappel en France et se retrouve, non en Provence mais dans la province voisine, en Languedoc, à Toulouse. Le séjour au pays ne dura guère... Dès 1951, elle demande son retour au Proche-Orient, ne pouvant, sans doute, se réhabituer à la France après plus de 20 ans vécus à l'étranger... D'Alexandrie où elle fut d'abord envoyée, elle revint au Liban et fut de nouveau placée à Bhannès qu'en 9 ans elle ne quittera que pour un court séjour à l'Hôpital Militaire, comme première d'office, une saison à Helouan en Egypte pour raison de santé et six mois à la Maison Centrale. C'est à Bhannès qu'un nouveau cachet bleu ira la rejoindre pour la placer à M'tolleh.

C'est une nouvelle implantation, dans le Liban Sud, à quelques kilomètres de Saïda. Soeur Ghantous en est la cheville ouvrière et la soeur servante. Une école y a été ouverte le 1er Octobre 1962. Soeur Marthe y est chargée de l'organisation d'un dispensaire. Elle va y dépenser tout son savoir-faire, toute son activité, tout son amour des pauvres. Bientôt les malades sont nombreux et Soeur Marthe est à leur service chaque jour jusqu'à midi. L'après-midi, quel que soit le temps, elle part visiter les malades à domicile. Et ces visites l'entraînent parfois assez loin, jusqu'à Bsaba, par exemple, petit village musulman à 20 minutes de marche. Chapelet en main, elle entraîne sa compagne, martelant le chemin de son pas rapide, et entonnant de sa voix très juste :

"Ah ! qu'ils sont beaux sur la montagne les pieds du missionnaire". "C'est notre lot", commente-t-elle avant d'enchaîner avec le même entrain : "Un kilomètre à pied, ça use, ça use, un kilomètre à pied ça use les souliers".

Cela n'use pas que les souliers ! Le jour où par 50 à 60 cm de neige, ses compagnes l'aperçurent s'éloignant sur la route, elles eurent beau crier, siffler même pour la rappeler, Soeur Marthe n'entendit pas ou ne voulut pas entendre. Enfouie sous deux grands châles de laine, revêtue d'un imperméable, sac en bandoulière, tenant d'une main le parapluie ouvert et de l'autre la canne, elle progressait lentement suivant les traces laissées par un passant. Bien sûr, à son retour, elle était gelée et elle fut fermement grondée. Mais qui aurait pu l'arrêter quand elle savait que deux bébés allaient mourir et qu'ils n'étaient pas baptisés.

Les enfants de l'école faisaient aussi partie de sa clientèle. Ils lui apprenaient leurs chansons (un kilomètre à pied...) et elle soignait leurs bobos. Mais tout cela ne suffisait pas à son activité de méridionale. Aussi s'était-elle chargée du jardin et du poulailler. Le jardin ! Un terrain rocailleux où partout affleurerait la roche. Que pouvait-on en tirer ? Soeur Marthe s'acharna. A coups de pelle, à coups de pioche, elle dépierra le sol. Des pierres, elle fit des petits murs et, dans son jardin en terrasse à la mode libanaise, elle bêcha, elle arrosa, elle sema, elle planta. Sous le soleil le plus chaud, coiffée d'un vieux casque colonial, elle s'activait au travail. Vint le résultat de ses efforts : les légumes poussèrent dru, les arbres fruitiers offrirent fleurs et fruits et la vigne courut, chargée de beaux raisins. Comme elle était fière, notre soeur d'apporter les premiers fruits pour un joyeux partage communautaire. Mais cela n'allait pas toujours tout seul. Les gamins du pays, eux aussi, connaissaient le jardin de Soeur Marthe et à la saison des fruits, les maraudeurs étaient nombreux. Il fallait voir alors Soeur Marthe les poursuivant de sa canne, lançant contre eux, tel un cri de guerre, des "Wahad" courroucés.

Quant au poulailler, s'y ébattaient poules, lapins, pigeons et même, plus heureuse que la Perrette de La Fontaine, elle y avait un cochon. Tout cela alimentait la cuisine, cuisine où elle s'attardait volontiers pour tourner une sauce ou réussir un succulent civet à la marseillaise. Se reposait-elle enfin, le soir, notre soeur infatigable ? Que non ! Ses aiguilles tricotaient des bas ou son aiguille courait, rapide, cousant ou raccommodant le linge de communauté. Elle n'avait pas perdu sa fameuse qualification de Haute Couture ! Les habits de ses compagnes en profitaient : habits usagés ou habits neufs, la machine à coudre ronflait sous les doigts habiles. Le fer à repasser prenait ensuite la relève. Les années passant, un point échappait parfois aux aiguilles à tricoter mais à l'aube de ses 80

ans, Soeur Marthe enfilait toujours seule son aiguille. A la récréation, si ses doigts couraient vite, sa langue courait plus vite encore. Elle avait tant d'histoires dans son sac ! Et elle les racontait avec humour pour la plus grande joie de ses compagnes.

En voici une au hasard : Soeur Marthe ne savait pas bien l'arabe et lorsqu'elle ne comprenait pas ou n'était pas comprise, le naturel revenant au galop, elle s'emportait avec vigueur. Or un jour à Bhannès, elle avait sorti son matelas au soleil. Le temps venu de le rentrer, elle appela un infirmier et dans son arabe cassé, elle lui donna l'ordre suivant : "Entre avec moi dans le matelas."

L'homme protesta vivement : "Oh ! non, ma soeur"

- Si, si tu vas entrer avec moi... insista-t-elle, déjà irritée. L'infirmier s'en alla trouver la soeur servante qui le suivit sur la scène du litige.

Soeur Marthe manifesta sa colère et répéta l'ordre donné. Tout s'expliqua alors et l'infirmier invité à porter avec elle le matelas dans sa chambre s'empressa d'obéir.

Et Soeur Marthe de rire la première de cette histoire ! Quel boute en train c'était, et comme elle savait faire la récréation et la faire faire aux autres.

Active, compétente, toute dévouée à ses pauvres, Soeur Marthe était aussi une âme de foi. "Elle voyait Dieu dans les pauvres et les pauvres en Dieu", note une de ses soeurs servantes. Régulière dans sa vie de communauté, elle avait une piété solide. Ses accès de colère, quand tout n'allait pas à son gré, ne duraient pas : elle se reprenait très vite. Il arrivait que, surchargée de travail ou agacée par les jérémiades ou les plaintes réitérées de quelque malade, elle le renvoyât sans ménagement. A peine était-il parti que naissait en elle le regret de son emportement ; "Je la voyais alors arriver vers moi", raconte une de ses anciennes compagnes, "pour me demander de l'accompagner chez tel ou tel."

- "J'ai envoyé promener cette femme; il faut que je répare ma faute." Son amour des pauvres se manifestait aussi par son amour de la pauvreté qu'elle pratiquait dans les moindres détails.

Originale parfois dans ses manières de faire, elle était cordiale avec tout le monde et ne savait pas refuser un service.

1976 - Soeur Marthe a 85 ans. Toujours énergique, elle assume encore son office mais elle souffre d'une douloureuse arthrose et de décalcification de la colonne vertébrale. Il y a des années qu'elle porte un corset de fer et sa canne lui est de plus en plus nécessaire.

Depuis le mois d'avril 1975, la guerre a éclaté au Liban. Soeur Marthe aura aussi ses heures d'angoisse. Il n'est que de se rappeler un certain article paru dans Charité Orient de Mars 1976, signé de Soeur Cornet et de Soeur Roure, et intitulé : "Emotions fortes pour coeurs fragiles". Ce jour là, Soeur Marthe et sa Soeur Servante crurent bien proche l'heure de leur mort lorsque, revenant de Beyrouth par l'ancienne route de Saïda, leur taxi qui prenait la direction de Bordj el Brajneh fut arrêté par des éléments armés qui s'installèrent sans façon à l'arrière de la voiture, la mitrailleuse à la main, le pouce sur la gâchette, le bas de la mitrailleuse appuyé sur le genou de Soeur Marthe. Et le taxi de rouler dans la direction indiquée par les nouveaux occupants. Après un arrêt inquiétant au milieu de jeunes en armes brandissant revolvers et même couteau, tout en proférant des menaces, les voyageuses, plus mortes que vives, en seront finalement quittes pour la peur grâce au sang-froid du chauffeur qui, pour sauver la situation, n'hésita pas à se proclamer P.P.S ; (alliés des Palestiniens).

1981 - Soeur Marthe a 90 ans d'âge et 60 de vocation. Aussi est-ce fête à M'tolleh, ce 30 septembre en l'honneur de l'alerte nonagénaire. Le Père Semeux, au cours de la messe, prononce une longue homélie. Après avoir cité la belle définition de Jean Paul II : "Les Filles de la Charité sont le coeur du Christ dans le monde des Pauvres" et l'avoir appliquée à Soeur Marthe, il évoque la Provence et son soleil, mais aussi le jardin, la volaille et les lapins de M'tolleh.

Toutes les activités de Soeur Marthe y passent et Dieu sait si elles sont nombreuses ! Puis rappelant que le dévouement aux malades et aux pauvres ne peut-être réel que soutenu par une vie de renoncement et d'union à Dieu, le Père souhaite, à toutes les soeurs présentes, "de faire luire aux yeux des pauvres la lumière de l'espérance chrétienne, aussi longtemps que la jubilaire."

1982... La maison reçoit des grades et la guerre s'intensifie. Les soeurs sont en danger et quittent M'tolleh pour se réfugier à Remaileh.

Le calme à peine revenu, les voici de retour à M'tolleh. Pas pour longtemps car les bombardements reprennent. Nouvel exode : cette fois, c'est à Jezine où elles séjournent un mois et demi. Départs et retours se succèdent. A leur troisième retour, elles ne trouveront plus personne à M'tolleh: le village s'est vidé de tous ses habitants et cette fois-ci c'est à la Maison Provinciale qu'elles aboutissent à la fin de 1983.

Pour Soeur Marthe, le temps de l'activité est révolu. Après un passage d'un peu plus d'un an à la Maison Provinciale, elle reprend pour la troisième fois le chemin de Bhannès. Mais ce n'est plus pour elle le service des malades qui l'attend. Elle se rend au "Foyer des Soeurs Aînées" qui vient de s'ouvrir et d'accueillir ses premières pensionnaires, dans l'après-midi du 15 août. Le 20 août, c'est le tour de Soeur Roure. Elle va y vivre encore quelques années, perdant peu à peu l'usage de ses jambes qui aimaient tant courir, perdant aussi la mémoire mais gardant celle du coeur. Un jour, peu de temps avant sa mort, elle ne reconnut pas une ancienne compagne qui était montée la voir. Celle-ci, navrée, s'en allait, mais au passage une soeur l'interpella : "Soeur Suzanne..." Alors on entendit la voix de Soeur Marthe : "Soeur Suzanne de M'tolleh ?" Et ce fut la joie pour toutes deux.

De temps en temps revenaient sur ses lèvres les refrains de son Midi, que pour telle ou telle soeur venue lui rendre visite, elle chantait encore, de sa voix un peu cassée, dans la belle langue provençale. Mais les soeurs du Foyer, ses compagnes, ont surtout retenu la chanson de "ses vingt ans" qu'elle fredonnait encore à l'approche de ses 100 ans !

"Au début de ma vie, lorsque j'avais 20 ans
Tout en moi semblait rire à mon coeur palpitant.
Les lys et les roses embaumaient toutes choses
C'est beau le printemps quand on a 20 ans !

Les printemps, les étés, les automnes, les hivers étaient passés dans sa longue vie de Fille de la Charité. Et tout au long des jours, joyeux ou difficiles, elle n'avait cessé de chanter, de travailler, de se donner, d'aimer.

Dieu pouvait venir la cueillir. Il le fit alors qu'elle allait, selon une expression iranienne très expressive, "mettre le pied dans sa centième année."

Ne chante-t-elle pas, au Paradis avec les Anges :

Provençau e Catouli
Nouesto fe, Nouesto fe
N'a pas fali
Canten toutei trefouli
Provençau e Catouli.

Ce qui se traduit : Provençaux et catholiques, notre foi (bis)
n'a pas failli.
Nous chantons tous avec enthousiasme,
Provençaux et Catholiques.

Ame de foi, Soeur Marthe était aussi une Fille de la Charité telle que les aimait Saint Vincent : toute donnée aux pauvres, active et gaie. S'il l'avait interrogée sur l'amour du travail, comme il le fit lors de la conférence de 28 Novembre 1649, ne lui aurait-elle pas répondu comme une de nos premières soeurs :

"Il m'a semblé qu'au temps où le soin des malades nous donne quelque relâche, chacune pourrait, selon sa portée, s'occuper aux ouvrages nécessaires comme filer, coudre et autres qui sont pour l'utilité de la maison et des pauvres."

Quant à sa gaieté, il n'est que de prononcer son nom devant une soeur qui l'a bien connue et aussitôt un sourire éclaire le visage de votre interlocutrice qui s'exclame : "Comme elle était gaie !"

"Si la charité était une pomme, la cordialité en serait la couleur", nous murmure Saint Vincent qui ajoute: "Montrer un visage morne et triste est un vice opposé à la cordialité tandis qu'aborder le prochain avec une face gaie et riante témoigne de la cordialité que l'on a dans le coeur. Je vous souhaite mes filles d'entrer dans cette pratique."

